

## *Lieutenant Paul de Vanssay dit Minet.*



Né à Lyon le 26 octobre 1916. Fils de Robert Achille Gabriel et d'Henriette Jeanne Marie de Martin de Viviès.

Officier de réserve, Paul de Vanssay est d'abord sous-lieutenant au 23<sup>e</sup> G.R.C.A (Groupe de reconnaissance de Corps d'Armée). Chef de peloton motocycliste engagé dans le combat de Lamarche-sur-Saône, il est capturé et fait prisonnier par les Allemands le 17 juin 1940.

Dirigé vers Longvic près de Dijon (Frontstalag 155), il est convoyé en août 1940 à l'Oflag XVIII A, alors situé à Lienz en Autriche (devenue Allemagne depuis l'Anschluss). Il s'en évade une première fois le 10 septembre 1942, mais est repris 4 jours plus tard avec ses 3 compagnons dont l'un est tué (Raoul de Dompure), un autre grièvement blessé (Edouard de Parcevaux), le troisième repris à son tour (René Schwerer) et Paul de Vanssay caché dans un wagon l'est à son tour le lendemain à la gare de **Greifenburg Weissensee** sur la Drave.

Il réussit à s'évader une seconde fois le 1<sup>er</sup> juin 1943, et atteint la Suisse avec son compagnon d'évasion le capitaine Bessière, le 17 juin 1944. Après 17 jours de cavale haletante, faite de poursuites et d'une arrestation dans le Haut-Adige italien, les évadés arrivent à Santa Maria im Münstertal (Canton des Grisons).

Paul de Vanssay rejoint finalement la France en passant par la Suisse le 27 octobre 1943.

**Janvier 1944** : Au début de l'année 1944, « Legrand », chef « historique » de Pré-carré quitte ses maquisards du Plateau d'Hotonnes, pour rejoindre le Maquis du Vercors.

**12 janvier au 6 février 1944** : L'officier Legrand est remplacé par le lieutenant « Minet »

A son tour le nom de « Minet » restera attaché aux camps de Pré-carré et des Combettes, mais sa légende couvrira bientôt l'ensemble du secteur « Cristal 4 », délimité par les Plateaux d'Hotonnes et de Retord au sud, par la R.N. 84 et la voie de chemin de fer Bellegarde – Nantua au centre, et plus au nord par la montagne qui s'étend jusqu'aux pieds du Crêt de Chalam. Bien entendu parmi les nouveaux compagnons de « Minet », personne ne connaît son vrai nom, ni son histoire.

Paul de Vanssay commanda les camps de **Pré-carré** et de **la Combette**, date de la première offensive allemande « **Kaporal** » lancée contre les Maquis de l'Ain du **7 au 13 février 1944**.

**2 février 1944 : Pré carré** : Attaqué lors de l'opération allemande Caporal, il doit disperser ses hommes des camps du plateau d'Hotonnes : Pré carré, les Combettes et Morez, (Pré carré perd 7 hommes le 2 février 1944). Les rescapés se regroupent plus au nord près du village de Giron en bordure de la combe d'Evuaz. La "maison de secours" est la ferme de Buclaloup.

**1 avril 1944 : Buclaloup**. Comme l'on sait, depuis les attaques de février sur le Plateau d'Hotonnes, les maquisards du Groupement Sud s'étaient regroupés sur l'ordre de « Romans » dans la partie nord du département, échappant ainsi à l'encercllement.

La petite route qui conduit vers la combe d'Evuaz, grimpe vers une grande croix blanche, puis s'enfonce dans la forêt de Champfromier. A proximité du lieu-dit « la Caserne », (ancien poste douanier), un chemin de traverse difficilement praticable, part sur la droite en direction du sud-est, en se perdant sous les grands sapins.

**Buclaloup** : L'endroit servit longtemps de refuge aux contrebandiers avant d'être exploité en ferme. Dès février 1944, la petite bâtisse bien dissimulée accueillait les rescapés des unités de « Minet », ravitaillées par les courageux époux Grenard, ne comptant ni le risque ni leur énergie pour aider ces hommes depuis leur ferme de « Bief brun », située non loin de là.

Pour reprendre le combat, il fallait avant tout reconstituer l'armement. Les parachutages britanniques livraient bien leurs cargaisons d'armes légères, mais jamais de mitrailleuses ni de mortiers. Cela coûtera cher aux Maquis. Autre difficulté : les zones de largages se trouvaient désormais moins nombreuses, plus petites et difficiles à trouver pour les aviateurs. Alors les soirs de pleine lune, la machine « Eureka » guidait avec précision les avions alliés vers la « Prairie d'Echallon », (6 kms à l'ouest de Buclaloup, à proximité de Belleydoux). A chaque fois, des équipes récupéraient précipitamment les conteneurs, avant de se disperser pour échapper à la traque. Les hommes de « Minet » reçurent ainsi comme d'autres groupes du Maquis ou de l'Armée Secrète, quelques armes doublées de matériel de sabotage.

**6 avril 1944 : Oyonnax**. Un agent de liaison passe à Buclaloup. Son message demande à « Minet » de venir en début de soirée le 6 avril rue Jean-Jacques Rousseau à Oyonnax, afin de rencontrer « Montréal » devenu son chef direct depuis la dissolution du Groupement Sud. Les détails des prochaines missions seront alors certainement précisés, quoique tous les objectifs soient bien entendu déjà désignés. La rencontre doit se tenir au domicile de Jeanne Moirod. La jeune femme, intrépide et courageuse, habite une petite maison le long de cette voie étroite descendant en pente douce, située presque en limite de la ville. Un homme, « Jean », servira de guide, car il faut traverser des forêts aux ravins escarpés sans se perdre, éviter certains chemins peu sûrs ou trop à

découvert. On part donc à pieds dans une neige abondante imposant quelques détours pour franchir sans encombre les 18 kilomètres qui séparent Buclaloup du lieu de rendez-vous. La marche épuise les deux hommes, faiblement armés, sans cesse sur leurs gardes. A l'approche d'Oyonnax, il ne faut pas risquer d'être reconnu ni arrêté à cause du couvre-feu, ou pire encore compromettre un point de contact avec ceux qui l'habitent.

L'obscurité tombe lentement. Les deux hommes quittent la lisière des grands arbres, traversent un petit cours d'eau, (la « Sarsouille »), s'infiltrent en ville, puis comme convenu, sont prestement introduits chez Jeanne Moiro. La soirée s'avance, le temps semble s'être arrêté. Personne ne vient. Il faut pourtant attendre, mais « Montréal » reste absent. Pas d'autres messages. La situation devient inquiétante.

Aux premières heures du 7 avril, des bruits de moteurs enflent dans les rues. Aucun doute possible : des troupes investissent la ville ! Réalisant instantanément la situation, « Minet » et « Jean » quittent à la hâte leur cachette, sans autres consignes de « Montréal ». La décision sur les prochaines actions à mener, appartiendra donc à « Minet ».

L'opération « Frühling » vient de débuter.

Les deux hommes vont finalement réussir à s'échapper à temps, avant de rencontrer dans la forêt du Fouget particulièrement dense et touffue, un groupe de maquisards aux aguets. (*Le récit de cette course éperdue est raconté dans l'ouvrage « Les vagabonds de l'honneur » écrit par Pierre G. Jeanjacquot en 1947.*)

**7 avril 1944 : Oyonnax.** Les maquisards embusqués en lisière de la forêt d'Echallon observent de loin les longues colonnes de véhicules allemands qui pénètrent dans Oyonnax. Ces hommes sont momentanément rejoints par deux autres : « Jean », grand, fort, très brun, accompagné de « Minet » (presque 27 ans), également grand, athlétique mais particulièrement amaigri. Pressé de questions par le groupe, « Minet » explique : « Je suis descendu hier au soir chez « Jane » (Jeanne Moirod), pour trouver « Montréal » que je n'ai d'ailleurs pas pu joindre. C'est alors que j'ai appris l'imminence de l'attaque ». « Jean » le coupe : « Il était trop tard pour partir, car le lieutenant ne connaît pas assez la région. Il était préférable qu'il ne s'aventure pas seul la nuit. Il n'y avait plus d'agents de liaison. J'étais seul et éreinté. Nous avons décidé de repartir ce matin au petit jour ». « Minet » reprend : « Quand nous nous sommes réveillés, les Boches encerclaient Oyonnax. J'ai changé mes vêtements ; nous avons sauté dans le jardin. Avec « Jean », nous nous sommes défilés à la vue des sentinelles boches, qui gardent les sorties, fusil-mitrailleur en batterie. Nous avons voulu traverser la rivière au Bozet, mais là, il a fallu nous cacher, et nous avons eu une chance inconcevable de ne pas être coincés. Nous avons réussi à gagner la montagne... ». La discussion prend fin, « Minet » reste soucieux. Devant l'incertitude des heures à venir et probablement des engagements qu'il va falloir mener, il veut rejoindre au plus tôt son groupe de combat quitté la veille, pour venir à Oyonnax. Quelques vivres vite avalées, « Minet » se lève, quitte l'endroit et se met en marche. Le jeune officier s'éloigne seul, laissant son guide sur place. Une cinquantaine de mètres plus loin, « Minet » se retourne et adresse un dernier salut de la main aux maquisards. « Bonne chance mon lieutenant ! », puis plus rien. Ces hommes ne le reverront plus.

Sa haute stature se perd entre les branches et les roches. Il se dirige vers la Combe d'Evuaaz, parcourant les 18 kilomètres du retour à marche forcée. Malgré les informations qui lui manquent, « Minet » n'a pas de doute. Il faut couper la voie ferrée Bellegarde – La Cluse, ainsi que la route nationale 84 conduisant de Bellegarde à Nantua. Ces deux axes suivent le cours de la Semine, qui roule ses eaux tumultueuses vers Bellegarde, avant de se jeter dans la Valserine à Châtillon-en-Michaille.

**7 avril 1944 : Buclaloup.** Dans la matinée du 7 avril, un millier d'Allemands continue d'investir Oyonnax où l'interdiction de circuler a été instaurée. Ces troupes font partie d'un effectif de douze mille hommes que l'occupant engage dans la région pour la seconde fois de cette année. Ce sont à nouveau des hommes de la 157<sup>ème</sup> Division de Réserve, épaulés par la garnison locale. Personne ne peut entrer ni sortir de la ville. L'état de siège est proclamé. L'ennemi veut en finir avec ceux qui le harcèlent sur les routes, sabotent en permanence les voies ferrées, ou font sauter les dépôts de locomotives, empêchant ainsi la mobilité rapide de ses troupes. Devant l'imminence d'un débarquement allié, les Allemands ont déjà lancé une série d'opérations d'envergure contre l'ensemble de la Résistance. A moins de cinquante kilomètres à l'est, le tragique épisode des Glières vient de s'achever. Après la Haute Savoie, l'occupant dirige à présent ses forces vers le département de l'Ain.

Chez les Résistants, c'est l'alerte. Les passages répétés d'avions d'observation allemands, l'incendie des fermes, les exactions menées contre les populations civiles, ou contre ceux qui apportent une logistique conséquente au Maquis, sont autant d'indices non équivoques sur les intentions de l'ennemi. Des agents français de la collaboration sont aperçus un peu partout et visiblement cherchent les ultimes renseignements préparatoires avant l'attaque.

Partout chez les maquisards on efface toutes traces de campement ou de refuge. Les granges, bergeries, maisons isolées et lieux de parachutage sont évacués. La dispersion des hommes de l'Armée Secrète d'Oyonnax a également été ordonnée, mais le plus souvent la Gestapo a déjà agit...

« Minet » marche toujours vers Buclaloup, et arrête probablement à cet instant sa décision d'attaque. Dira-t-il à ses compagnons qu'il n'a pu obtenir à Oyonnax les informations attendues ? Quoiqu'il en soit, il est déterminé à interdire pour de bon le passage dans la vallée de la Semine. Même si la route sinueuse se prête aux embuscades, la priorité concerne les tunnels. Cela portera un coup sérieux tant à la mobilité de l'ennemi qu'à ses intentions de déporter ses proies.

Deux ouvrages proches l'un de l'autre deviennent donc les cibles les plus évidentes : le tunnel de Trébillet (longueur 86 mètres) et celui de La Crotte (longueur 136 mètres). Tous deux se trouvent à proximité de la gare de Châtillon-en-Michaille. Le sabotage de la voie ferrée sous l'un des deux, devient ainsi l'objectif principal. Pour cela, plusieurs solutions sont envisagées : déboulonner les rails qui au passage d'un convoi ne manqueront pas de le faire dérailler, placer une charge explosive sur le parcours, ce qui produira le même résultat, ou plus efficace encore, faire exploser l'un des tunnels lorsqu'une locomotive y est déjà bien engagée. Cette dernière solution sera la plus gênante pour l'occupant. Outre l'effroi d'une vision d'enfer, plusieurs semaines seront nécessaires pour dégager l'obstacle, en utilisant pour cela des moyens de levage lourds récupérés dans la région.

Toujours seul, « Minet » n'a progressé que lentement. Prudent, il se cache au moindre doute, veillant à retrouver son chemin. Epuisé, il rejoint ses compagnons le même jour vers 22 heures. L'ordre est formel : on n'attend pas. Juste un peu de repos, une maigre collation, des instructions relatives à l'action qui se prépare. Le départ a lieu le 7 avril peu après minuit en direction de

Montanges. Aux premières minutes du samedi Saint 8 avril, l'ensemble du groupe se met en marche (probablement 26 hommes selon le récit de M. Ballet, maire de Montanges en 1944) ; personne ne reste derrière.

*Dans les heures qui suivent, les Allemands investissent la forêt de Champfromier, trouvent Buclaloup, et comme pour d'autres fermes, y mettent le feu. Sans doute espéraient-ils y surprendre des maquisards.*

**7 au 8 avril 1944 : Groupe Minet.** A Buclaloup, la neige est encore présente prête à trahir la progression d'une colonne en marche, par des traces de pas trop visibles. Il ne faut donc pas quitter le sous-bois. Les hommes se répartissent en trois groupes précédés d'éclaireurs. Leurs silhouettes furtives se rangent en file dans la nuit, sans un mot, attentives au moindre bruissement. On n'emporte qu'un armement léger : pistolets-mitrailleurs « Sten », et un seul fusil-mitrailleur car le groupe n'en possède pas d'autre ; à cela s'ajoutent de lourdes charges d'explosifs plus quelques vivres, l'opération pouvant se prolonger plusieurs jours. « Minet » indique que les objectifs sont des tunnels ferroviaires distants d'une vingtaine de kilomètres vers le sud. Il faudra avancer vite, et pour cela alterner les temps d'allure rapide avec un rythme plus lent dû à l'ascension d'une crête à plus de 1200 mètres d'altitude. On doit impérativement arriver sur le premier objectif vers 5 heures du matin. Le temps est donc compté, d'autant plus que des renseignements sur l'ennemi manquent encore. On les obtiendra en passant au hameau de Monnetier.

On progresse par des chemins, rejoint le sentier de grande randonnée GR 9, grimpe la crête proche du sommet du Truchet (1380 m.), puis dévale la petite route forestière menant à Monnetier. A chaque instant, les hommes sont prêts à se jeter sur le côté en cas de danger. Il faut éviter la proximité des habitations car les aboiements des chiens pourraient trahir l'avancée du groupe. Juste avant le hameau, « Minet » ordonne une halte, et part lui-même aux renseignements. Une maison amie donne les précisions attendues ; celles-ci sont cruellement incomplètes.

**8 avril 1944 :** Le groupe reprend sa marche le 8 avril vers 3.30 heures du matin. « Minet » n'en sait pas beaucoup plus.

**8 avril 1944 : Combats de Montanges.** A une heure du matin, Paul de Vanssay et son groupe composé de 27 hommes traversent le village de Montanges. Ils se rendent à Trébillet pour faire sauter la voie ferrée afin d'empêcher le départ de deux trains de déportés raflés dans la région et qui doivent être évacués sur Lyon. Les maquisards sont partis la veille au soir de Chalam, ils ont 20 kilomètres de marche dans les jambes. Ils font une petite halte devant la maison Ballet et poursuivent leur chemin en direction de la Semine.

Pendant ce temps le village de Chatillon est cerné par les troupes allemandes. Un officier dit alors au maire du pays : « On attend le maquis de Montanges. »

Les Allemands se répandent dans toute la vallée de la Valserine et brûlent 18 maisons à Champfromier.

Pour traverser la Semine et atteindre ses objectifs, il n'existe que deux ponts. L'un conduit directement sur la RN 84 (aujourd'hui D 1084) par la petite route descendant de Montanges. On débouche alors entre les deux tunnels. Attention, ce pont est gardé par des sentinelles ! C'est « Trébillet ». L'autre, très étroit et perdu au fond d'une gorge près de la rivière, paraît oublié de l'ennemi. Le passage y est sans doute encore libre, comme l'a indiqué l'informateur de Monnetier. Il s'agit du « pont de Coz ». Celui-ci permet d'atteindre la voie ferrée par un chemin creux, cependant il longe à toucher la gare de Châtillon-en-Michaille. Bien entendu celle-là aussi est gardée. Mais le risque de mauvaise rencontre semble moindre par là. Les maquisards devront ensuite progresser en suivant les rails vers Nantua sur environ 1.5 kilomètre, cachés par une végétation qui sort à peine de l'hiver. Le choix est immédiat. « Minet » sait désormais que l'obscurité de la nuit permettra d'approcher plus facilement le tunnel de « La Crotte ». L'action débutera donc là. On se chargera de Trébillet après. Cachés dans un petit bois de pins en contrebas de la route ils vont attendre le moment favorable pour poser les charges explosives sur les voies, car l'aube arrive. Des sentinelles sont placées en amont pendant que le reste de la troupe cherche un peu de sommeil.

A Neuf heures une patrouille allemande découvre le groupe qui n'a que la solution d'engager le combat. Les maquisards se dispersent, se plaquent au sol parmi les buis et les genévriers.

Minet abat deux allemands avec son fusil mitrailleur. Il protège ses hommes qui se replient en direction du pont de Coz et remontent sous Montanges.

Vers 5.30 heures, voilà enfin la jonction avec la petite route qui en filant sur la droite, conduit au « pont de Coz ». Les éclaireurs s'assurent que le passage est bien libre. Les 26 hommes traversent ainsi en un éclair la Semine. Tous approchent maintenant de la voie ferrée, et devinent dans l'aube naissante la silhouette de la gare de Châtillon-en-Michaille. Bientôt 6.00 heures du matin.

Trop tard ! La clarté du jour cloue les hommes sur place. Longer la voie vers Nantua impose de passer devant la petite gare, car les gorges de la rivière ne sont que ravins impraticables. « Minet » décide donc par prudence d'attendre le soir pour franchir le dernier tronçon vers le tunnel. La fatigue et la faim pèsent lourd. On avance encore un peu sur un mauvais sentier qui coupe à travers bois. Malgré la forte pente du terrain, le groupe s'installe et se dissimule dans un bosquet de sapins, situé juste au-dessous de la voie ferrée très proche de la gare de Châtillon. Une fois les veilleurs postés, les autres hommes s'endorment. Il faudra rester caché pendant une quinzaine d'heures ! Le destin en décide autrement.

Vers 9 heures du matin un cheminot marche le long des rails pour vérifier l'état des voies. L'Allemand craint les sabotages de nuit, et comme chaque jour fait inspecter le ballast. L'homme est suivi du regard par deux sentinelles armées en position sur le quai. Soudain, le « garde-voie » aperçoit des maquisards et sous l'effet de la surprise, s'immobilise dans leur direction sans faire un geste ni prononcer une parole. Les deux soldats comprennent aussitôt qu'il se passe quelque chose, et surgissent près du Français. Ils sont abattus. Mais les coups de feu ont alerté l'ennemi en position sur la RN 84 toute proche. Après quelques instants de confusion, sur l'ordre de « Minet », le commando se sépare en deux. « Richard » - (chef d'un des groupes de Minet) - gravit le talus jusqu'à la voie, pour tailler un chemin de repli vers le plateau de Retord au sud-ouest. Il entraîne rapidement ses hommes, mais déjà une formation ennemie accourue par la route, les déborde ; il faut se replier.

A la même heure, Madame Veuve Collet qui est devant sa maison à Etraz entend l'éclatement des coups de feu en provenance de la tour de Chatillon. Prise de peur, elle se réfugie dans sa maison et se cache dans la cuisine sans savoir vraiment ce qui arrive.

Un premier groupe de six hommes parvient à gagner le plateau de Montanges et rejoindre Echazeau en passant chez Félix Ducret. Les autres se dispersent sur le chemin aux abords de la ferme d'Etraz. Ils sont la cible des mitrailleuses lourdes et des canons de 37 allemands installés sur le rocher de la tour à Chatillon.

Les maquis placent un fusil mitrailleur devant la ferme où est réfugiée Mme veuve Collet, qui est blessée au bras, ainsi que Mme Collet Henri et ses enfants. Les jeunes maquisards essayent de poursuivre le combat mais sept d'entre eux vont être abattus. Vers douze heures, Mr Julien Aristide, résidant à l'usine électrique de Coz, et Mr André Michon, receveur des postes à Montanges se trouvent sur le plateau de la Bâtie en train de préparer la terre afin de planter ses pommes de terre : tout au long de la fusillade Mr Julien reste caché dans un buisson, lorsqu'il voit surgir quatre individus qui se sont aussitôt couchés derrière un tas de pierres. Ils étaient armés de fusils. Deux étaient habillés en tenue des chantiers de jeunesse et les deux autres en culotte de golf et blouson de cuir.

Minet est déjà blessé, mais il est mis hors combat par un éclat de mortier. Avant de mourir il a le temps de déchirer ses papiers qui comportaient les emplacements des divers camps des maquis et de les avaler. Ses trois autres compagnons sont blessés. Six patriotes parviennent à s'enfuir mais cinq sont repris par une colonne motorisée allemande qui avait cerné le village de Montanges pendant les combats et ils sont emmenés à Chatillon dans une maison où s'est installé le commandement allemand.

Sur les 26 maquisards, il n'y aura que 8 survivants. Paul de Vanssay, demeuré le dernier pour protéger la retraite de ses compagnons, est alors pris entre deux feux. Il est d'abord blessé au poignet droit, mais réussit à s'emparer du seul fusil mitrailleur tombé des mains d'un maquisard. Cherchant à rejoindre les gorges de la rivière Valserine qui coule en contrebas du plateau de la Bâtie,

Au moment précis où il donne l'ordre à son groupe de gagner cette position, les Allemands qui déjà l'occupent et s'y dissimulent, ouvrent le feu. Sa situation ainsi renversée est sans issue, le groupe, à découvert, va être anéanti par un ennemi nombreux qui le domine et l'écrase.

Pourtant De Vanssay fait face; l'unique fusil mitrailleur des nôtres crache rageusement. Bientôt l'arme s'arrête, son servent tué net. De Vanssay le remplace aussitôt, mais autour de lui ses camarades succombent, broyés par les rafales de projectiles.

De Vanssay, criblé de balles et d'éclats, est lui-même affreusement mutilé. Sans cesser de tirer, les Allemands s'approchent et le cernent, ainsi que les quelques blessés, survivant encore. L'heure du sacrifice suprême a sonné, mais De Vanssay possède sur lui des papiers compromettants pour la sécurité des autres sections. Surmontant sa souffrance, résistant à l'évanouissement qui le guette, à l'hémorragie qui l'épuise, agonisant, il rassemble ses dernières forces, et avale ses papiers déchirés, emportant, comme Darthenay, son secret avant d'expirer au milieu de ses vingt camarades tués au cours de cet inégal combat.

Paul de Vanssay avait 27 ans. Parmi les 17 tués, 6 d'entre eux avaient été repris et assassinés par les Allemands au cours des jours suivants.

***Il est 14 Heures et le combat est terminé.*** A 14 heures trente, descendant depuis Chatillon, les allemands traversent à leur tour la Semine et remontent sur le chemin d'Etraz. Les maquisards blessés, râlaient sur le sol où l'un d'entre eux demande à boire. Un soldat allemand lui donne et ensuite l'achève d'une balle dans la nuque. Tous les cadavres placés sur le chemin sont achevés d'une balle dans la nuque.

A 16 Heures, les troupes allemandes rejoignent le plateau de la Bâtie. Ils arrivent vers Mr Julien, le questionnent et le mettent de côté. Ensuite ils s'approchent des maquisards. Deux sont déjà morts, ils achèvent le troisième.

Mr Michon André, receveur des PTT à Montanges a déclaré à la gendarmerie : « *le 8 avril, je me trouvais dans mon champ de pommes de terre situé sur le plateau de Montanges. Lorsque tout à coup j'ai entendu le crépitement d'armes automatiques et de canons en provenance du lieu-dit « sur la Tour » commune de Chatillon et venant dans ma direction. Je me suis aussitôt aplati dans un sillon du champ et attendu plusieurs heures dans cette position, quand plusieurs allemands qui étaient venus de plusieurs côtés à la fois m'ont aperçu et m'ont sommé en me tirant dessus de venir avec eux. Je leur ai crié que je n'étais pas un maquisard, mais le receveur des postes de Montanges et malgré mes dires quelques-uns m'ont bousculé et m'ont gardé à vue avec eux.*

*Le long d'une haie j'ai vu un jeune homme habillé en chantier de jeunesse entouré de plusieurs allemands qui le maltraitait en lui donnant des coups de crosse, de poing et de pied parce qu'il ne voulait pas parler. L'un d'entre eux qui m'a semblé être un milicien parlant très bien le français lui arracha une chaînette munie d'un médaillon religieux suspendu au cou en lui disant « sale terroriste » avant de l'emmener avec eux dans un piteux état.*

*J'ai ensuite été forcé de monter dans leur camion et emmené à Champfromier où j'ai subi un interrogatoire serré. Ayant une nouvelle fois prouvé ma bonne foi j'ai été libéré avec Mr Julien, électricien à l'usine de Coz qui avait été arrêté aussi dans son champ.*

Mme Alice Collet, née Evrard a déclaré à la gendarmerie de Chatillon : « *Ma belle-mère Mme Marie Collet, née Ballivet, 70 ans résidant à Etraz se trouvait dans son champ où elle cultivait la terre, lorsque soudainement, des coups de feu en provenance de la route nationale 84 éclatèrent et des projectiles frappèrent le sol autour d'elle. Sachant que les troupes d'occupation se trouvaient dans les parages, elle voulut rentrer chez elle ; la fusillade redoublant et se rendant compte qu'elle ne pourrait pas y arriver, elle se coucha à terre, dans le chemin, à l'abri d'un buisson, à environ quatre-vingt mètres de sa demeure. Elle y demeura « camouflée » depuis 9 heures jusqu'à 14 heures, et ne fut autorisée à rentrer que lorsque les allemands arrivèrent. Elle regagna son domicile. A son arrivée je me suis aperçue qu'elle était blessée par des éclats d'obus tirés depuis la Tour de Chatillon. Elle avait des blessures aux cuisses, deux aux mains et une au bras. Ces blessures sont sans gravité. Je lui ai fait les premiers*

pansements et ai demandé aux allemands la permission d'aller chercher un docteur. Ils ont proposé leur major qu'ils sont allés chercher, et à l'aide d'une de leur voiture l'ont conduite le lendemain à l'hôpital de Nantua. »

Mme Marie Collet, née Ballivet a ajouté : « Vers quatorze heures trente tout était terminé. J'ai vu à ce moment des jeunes gens qui étaient blessés et qui râlaient sur le chemin. L'un d'eux réclamait à boire, les allemands lui donnèrent et l'achevèrent d'une balle dans la nuque. Le lendemain j'ai vu d'autres cadavres sur le chemin. Je ne connais pas ces jeunes gens. »

**5 mai 1944** : La mort de Paul de Vanssay fut annoncée sur les ondes de la BBC le 5 mai 1944 par Maurice Schumann.

Son nom cité en clair (et non plus son pseudonyme "Minet") permit à ceux qui l'avaient connu dans le Maquis, de connaître sa véritable identité. C'est également par ce biais que sa famille apprit son sort tragique.



#### **7 avril 1946 : Cérémonie à Montanges.**

Inauguration de la stèle à la mémoire des onze victimes du groupe Minet tombés le 8 avril 1944 et de la croix érigée par Mme De Vanssay sur les lieux de combat où tomba son fils. Présence du colonel Romans-Petit et d'un détachement militaire qui rendra les honneurs.

#### **13 janvier 1968 / Décès de Mme De Vanssay.**

Au terme de son testament olographe en date du 22 octobre 1968, Mme De Vanssay a pris notamment les dispositions suivantes ;

« Je lègue 3 000 F à la commune de Montanges pour entretien de la tombe de mon fils, Paul de Vanssay mort au combat du 8 avril 1944 et inhumé ainsi que ces camarades tombés pour la France dans le cimetière communal. »

Considérant que la commune entretient les tombes depuis 1944, accepte ce legs qui sera une aide pour assurer cet entretien dans l'avenir.

### ***Les onze tombes du cimetière de Montanges***

**DE VANSSAY Paul dit « Minet »**. Né à Lyon le 26 octobre 1916. Fils de Robert Achille Gabriel et d'Henriette Jeanne Marie de Martin de Viviès. Tué par un éclat de mortier à la « Bâtie » alors qu'il était au fusil mitrailleur.

**BOMBARDIER Jean Marie**. Né le 21 novembre 1924 à Château Regnault dans les Ardennes.

Engagé dans les forces françaises de l'intérieur, il est en poste dans une ferme de la Combe d'Evuz sous les ordres du lieutenant Minet.

A Etraz, il est abattu par les troupes allemandes alors qu'il était au fusil mitrailleur.

**FAVRE Arsène Albert Camille**. Né le 5 mai 1922 au Grand Abergement. Fils de Joseph Achille Favre et Félicie Françon. Tué sur le plateau de la Bâtie.

**JOLIVET Jean Yves**. Né le 14 mai 1924 à Colleville sur Orne dans le Calvados. Tué par balle à Etraz.

**JOST André**. Né le 19 octobre 1920 à Lorquin en Moselle. Fils de Lucien Louis Jost, journalier et Camille Jacques. Sa famille chassée de Lorraine, il doit s'enfuir et il arrive à Champfromier.

Il rejoint l'armée secrète et intègre le groupe Minet. Tué par balle à Etraz.

(En souvenir de son sacrifice son village natal lui donnera le nom d'une rue.)

**LETIENNE Pierre**. Né le 16 juillet 1922 à Dourges dans le Pas de Calais.

En 1944, il réside à la Pesse chez le boulanger Pierre Leroy qui a été emmené par les allemands début avril. En début d'année il avait rejoint le maquis sous les ordres du lieutenant De Vanssay. En février il participe avec Minet à une récupération d'armes à Génissiat.

Touché par les balles ennemies à Etraz, il réclame de l'eau ; les allemands lui donnent puis l'achèvent d'une balle dans la nuque.

**MOUREAUX Roger**. Né le 10 janvier 1920 à Montmarot dans le Jura. Fils de René Moureaux, livreur et Marie Angèle Narus domiciliés à Bellegarde. Tué par balle à Etraz.

**TAVEL Lucien Marie Antoine**. Né au Grand Abergement le 13 juillet 1920. Fils de Louis Joseph Fernand et de Césarine Berthier, cultivateurs. Tué à l'ennemi au lieu dit « Sous les Mollards ».

**TAVEL Marcel**.

Né le 30 septembre 1923 au Grand Abergement. Fils de Louis Joseph Fernand Tavel et Césarine Berthier. **Tué par balle à Etraz.**

**VENIERE Georges**. Né le 19 novembre 1923 à Echallon. Fils de Léon Alexandre Venière, préposé des douanes et Marie Alphonsine Maire, domiciliés à Bellegarde. Tué par balle à la Bâtie.

**INCONNU.** Tué par balle à Etraz. Peut-être un magrébin ayant quitté le chantier du barrage de Génissiat.



*Les sept autres victimes :*

Louis Alfred Hottlet, fusillé le 9 avril 1944 au lieu-dit « Les Avalanches » à Monnetier ;  
Jean Parriel, fusillé le 10 avril 1944 à Plagne  
Paul Buillard, fusillé le 10 avril 1944 à Plagne  
Robert Maison, fusillé le 10 avril 1944 à Plagne  
Simon Girod, fusillé le 10 avril 1944 à Plagne  
René Giganot, fusillé le 10 avril 1944 à Plagne  
Vallier (mentionné dans le document « Cristal 4 ») – Domicilié à Génissiat.